



L'Imaginaire de l'eau dans la littérature antique

*Actes de la journée scientifique
du XLV^e congrès de l'APLAES*

édités par Émilia Ndiaye

Paris
Annales de l'APLAES
2014

ISSN 2271-4693

Ce livre électronique peut être consulté en ligne à l'adresse
<http://revues.aplaes.org>
Il est également catalogué par la Bibliothèque Nationale de France

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous
les pays.

© 2014 APLAES (Association des Professeurs de Langues anciennes de
l'Enseignement supérieur) <http://www.aplaes.org>
Siège social : École Normale Supérieure, 45, rue d'Ulm, 75005 Paris
Mise en page par Robert Alessi, CNRS UMR 8167, université de Poitiers

Alexandre et les fleuves

DOMINIQUE D'ALMEIDA – NATHALIE CROS
Lycée Descartes de Tours

Tous les grands chefs et héros militaires ont eu leur(s) fleuve(s) : César et le Rubicon, Louis XIV et le Rhin, Napoléon et le Danube, le Niemen ou même la Bérésina... Le fleuve est toujours associé à un moment capital de la guerre ou de la conquête, et il constitue une clé d'une lecture héroïque. La première raison en est, bien sûr, que le fleuve est une donnée réelle à prendre en compte, un obstacle concret qui se présente, une occasion de danger. Mais ces données ont immédiatement une dimension imaginaire, dont on peut distinguer deux motifs : celui de la limite tout d'abord, dont le franchissement prend différentes significations symboliques, investiture royale, épreuve initiatique, dépassement de la condition humaine... Le second motif est plus directement lié au thème de notre journée, «l'imaginaire de l'eau» : c'est celui du courant impétueux, de la force ou de la violence, que le héros doit affronter et à laquelle il se mesure, comme à un adversaire à sa taille. Nous voudrions montrer, en confrontant certaines sources latines et grecques, comment l'élaboration de la figure légendaire d'Alexandre fait une place significative au fleuve. Pour cela nous avons procédé à une lecture comparative des récits historiques qui nous sont parvenus, et qui utilisent les sources premières aujourd'hui perdues : le récit de Diodore de Sicile, la biographie de Plutarque, l'*Anabase d'Alexandre le Grand* d'Arrien, et l'*Histoire d'Alexandre* de Quinte-Curce. C'est chez ces deux derniers auteurs que la mention des fleuves est, et de très loin, la plus importante. Quinte-Curce écrit à une époque où la légende d'Alexandre est déjà constituée et où l'*imitatio Alexandri* est entrée depuis bien longtemps dans les habitudes des grands hommes de guerre. Arrien, tout en suivant Ptolémée comme source principale, dont Goukowsky (1978-1981) dit qu'il «écrit l'histoire aseptisée d'un conquérant sans faiblesse», veut être l'Homère du nouvel Achille qu'est Alexandre. On se propose d'étudier, à travers la typologie des fleuves, comment l'écriture dramatise les épisodes fluviaux et constitue en héros le personnage du conquérant.

Les fleuves dans la conquête

Données : itinéraires, frontières, territoires

Le tableau 1 que l'on trouvera en annexe pages 23-24 propose une lecture de la conquête de l'Asie par Alexandre en prenant pour repères la quarantaine de fleuves qui scandent la marche d'Alexandre, de la Macédoine à

l'Hyphase, ce dernier marquant la fin du périple et le retour. Le nombre des fleuves est remarquable, et donne immédiatement une idée de l'immensité du territoire parcouru. Dans l'ensemble les mentions de Quinte-Curce et d'Arrien se correspondent : Arrien cite davantage de fleuves de Sogdiane et d'Inde, Quinte-Curce est plus précis sur ceux d'Hyrkanie. La lacune des livres I et II de l'*Histoire d'Alexandre* suffit à expliquer l'absence de ceux de Thrace ou de Lydie. Seuls sont mentionnés les fleuves qui constituent une étape du parcours d'Alexandre ou permettent de situer un événement de la conquête : c'est le cas des fleuves de Thrace (1-3), que traverse Alexandre pour se rendre à Sestos, lieu vraisemblable de sa traversée de l'Hellespont. Les étapes sont aussi marquées par des lieux de halte et de campement, auxquels les fleuves sont propices, comme le Praëtius (4), le petit fleuve dont le nom n'est pas précisé par Arrien (24), ou encore l'Oxus (32). L'itinéraire ainsi suivi permet aussi de situer des événements d'une portée plus importante, comme l'épisode du nœud gordien (11), la maladie d'Alexandre directement liée au Cydnus (12), ou plus indirectement l'incendie de Persépolis : Quinte-Curce précise ainsi que l'Araxe seul indique l'emplacement de la ville détruite par Alexandre (28).

Les batailles comptent bien sûr au nombre des temps forts de la conquête, et encore une fois les fleuves contribuent à en situer le théâtre : le Granique (5), Issos (14) mais aussi le lieu de campement de Darius sur les bords du fleuve Bumèle (21), à 600 stades de la ville d'Arbèles. La mention du fleuve est encore plus importante quand il est lui-même le lieu de l'affrontement, nous allons y revenir, en particulier à propos de l'Hydaspe (40). Enfin, c'est à proximité des fleuves, naturellement, que le conquérant fonde des cités. Ce sont donc autant de points de repères qui permettent de tracer un itinéraire (pas seulement celui d'Alexandre, mais aussi, par exemple, celui de Darius dans sa fuite), et ils sont aussi eux-mêmes des itinéraires : le Nil sur notre tableau, et plus tard l'Hydraotès et l'Indus. La conquête peut donc se lire entre les limites de l'Hellespont et de l'Hyphase. Entre ces deux frontières naturelles, les fleuves sont les étapes de l'avancée de l'armée. C'est pourquoi leur mention est souvent présente dans les articulations du récit : ce sont des repères narratifs.

Alexandre trace son chemin dans un territoire qui est largement organisé par les fleuves, les plus nombreux parmi les frontières naturelles : ils délimitent les grandes régions du monde habité, les territoires et les climats¹. La répartition des populations sur les territoires est souvent décrite en fonction des fleuves, comme les Scythes d'Europe qui vont du Borysthène au Tanaïs, frontière entre l'Europe et l'Asie (QC. VI, 2, 13-14 et Ar. IV, 1). On trouve souvent dans la dénomination des peuples la mention d'un fleuve : ainsi Héphes-

1. Ar. IV, 6, 6 : l'endroit où le Polytimetos se perd dans le sable marque le commencement du désert.

tion a ordre de soumettre «les tribus d’Indiens autonomes qui se trouveraient habiter le long des rives de l’Hydraotès», εἰ δὴ τινα πρὸς ταῖς ὄχθαις τοῦ Ὑδραώτου ποταμοῦ αὐτόνομα ἔθνη Ἰνδῶν νέμεται (Ar. V, 21, 5)². Après la prise de Sangala, Alexandre se dirige vers l’Hyphase, pour soumettre «les Indiens d’au-delà du fleuve», τοὺς ἐπέκεινα Ἰνδούς (Ar. V, 24, 8). Le lien entre le peuple et le fleuve est même parfois lisible dans son nom : ainsi l’Arios donne son nom au pays des Ariens (Ar. IV, 6, 6). La description du Danube par Arrien associe étroitement le cours du fleuve et les populations barbares. Enfin, c’est un fleuve qui marque le terme de la conquête (Ar. V, 29), en deçà de la limite rêvée par le conquérant, l’Océan (Ar. V, 26, 1). Les fleuves sont donc des données qui rendent intelligible le périple, et rendent compte avec précision de son caractère exceptionnel. Ils permettent à l’imagination de concevoir l’étendue du territoire parcouru tout en l’ancrant dans un espace réel.

Une typologie où se mêlent géographie et légendes

Tous ces fleuves constituent également des obstacles à franchir, dont il importe de connaître les caractéristiques géographiques et hydrographiques. Quinte-Curce décrit ainsi avec précision les parcours conjoints et disjoints du Tigre et de l’Euphrate, de leur source à leur embouchure (QC. V, 1, 12-15). La manière dont s’organise, par exemple, entre l’Acésinès, l’Hydaspe, l’Hydraotès et l’Hyphase le réseau des affluents de l’Indus fait l’objet d’exposés détaillés chez Quinte-Curce comme chez Arrien (QC. VIII, 9,3-11 ; Ar. V, 4,1-2 et VI, 1, 1-5). On observe également si les fleuves sont guéables ou navigables, si leurs rives sont ou non boisées, et donc susceptibles de fournir le matériau d’un pont, s’ils sont coupés par des îles, c’est-à-dire quelles facilités ils peuvent offrir à la traversée.

Mais, chez l’un et l’autre, ces informations géographiques s’accompagnent de particularités plus remarquables, voire merveilleuses. On peut ainsi distinguer les descriptions des eaux claires, explicitement liées à l’univers poétique, tel le célèbre (*inclitus*) Marsyas, à «la pureté incomparable», et que «les poètes grecs ont célébré dans leurs fables» : on y voit le rocher des Nymphes sur lequel son flot «couleur de mer» tombe en cascade (QC. III, 1, 3). Certaines descriptions reprennent les *topoi* littéraires des lieux idylliques, sortes de *loci amoeni* (*amoenitas* est, d’ailleurs, le mot utilisé à propos du Cydnus) : il en est ainsi du Médus qui court sous de frais ombrages et parmi les fleurs (QC. V, 4, 7) ; c’est le cas aussi du Hiarotis : les paons y vivent à l’état naturel sous des arbres aux essences inconnues (QC. IX, 1, 12), ainsi que du Cydnus, ré-

2. Les traductions sont empruntées, pour Arrien, à Savinel (1984), et pour Quinte-Curce, à Flobert (2007).

puté pour sa salubrité. Si Arrien se contente d'une formule expéditive (II, 4, 7)³, Quinte-Curce, beaucoup plus prolixe, décrit en deux temps (III, 4, 8-10 et 5, 1) le cours paisible de ce fleuve, ombragé lui aussi, et qui garde sa pureté originelle jusqu'à la mer⁴.

Ces eaux limpides s'opposent aux eaux troubles et sombres, porteuses de mort. Celles de l'Oxus sont pleines de vase et imbuables : les soldats auraient pu y périr sans la découverte « miraculeuse » d'une source dans la tente du roi (QC. VII, 10, 13-14) ; après Gaugamèles, les soldats torturés par la soif « avalent goulûment l'eau boueuse des rivières et la vase qu'ils absorbent bouche leurs organes » (QC. IV, 16, 12-14.) ; le cours de l'Euphrate est chargé de limon, dans sa traversée de Babylone, et se répand dans des marais insalubres, sans doute responsables de la mort du roi (Ar. VII, 21-26).

Certains fleuves surprennent ou inquiètent par les métamorphoses qu'ils connaissent : de paisibles, ils deviennent tumultueux, comme le Pasitigris (QC. V, 3, 1-2), ou de larges, étroits, tel le Ziobétis qui butte sur un rocher et se dédouble en deux bras torrentueux avant de disparaître, pour réapparaître « comme si c'était une autre rivière », large de treize stades (QC. VI, 4). Lorsqu'ils disparaissent ainsi mystérieusement, bus par les sables ou engloutis par une caverne comme le Polytimetos (Ar. IV,6,6 et QC. VII, 10,2), on peut les suivre au bruit, ou en perdre totalement la trace jusqu'à ce qu'ils ressurgissent inopinément. Alexandre vérifie la résurgence en faisant jeter des corps dans la perte du Ziobétis (QC. VI, 4,7).

Mais le plus souvent les fleuves suscitent surtout l'effroi ou le découragement. Leur largeur ou leur profondeur atteignent des dimensions exceptionnelles : ainsi, l'Oxus, ou l'Hydaspe « large de huit cents mètres et trop profond pour qu'on puisse espérer le passer à gué » (QC. VIII, 13, 8). S'y ajoutent la violence du courant et les rochers aiguisés : aucun fleuve ne coule avec plus de force que le Tigre qui charrie les pierres dans son flot rapide comme la flèche (QC. IV, 9,15). Ailleurs ce sont les tourbillons qui engloutissent les hommes ; on se heurte à la hauteur des rives quand ce ne sont pas gouffres et précipices, qui associent les périls montagnards aux dangers aquatiques (QC. VIII, 10, 23-24 et VIII, 11,7).

Enfin, des phénomènes inouïs s'y produisent : crues saisonnières (Ar. V, 9,4), mais aussi crues subites, causées par des pluies qu'on ne voit pas, et qui noient, en plein désert de Gédrosie, les femmes et les enfants (Ar. VI,26,5) ; tempêtes soudaines qui creusent les eaux et disloquent les navires (Ar. VI, 18,4), mascaret inconnu dans le delta de l'Indus : la mer repousse le fleuve qui se met à remonter le courant « avec plus de violence que les torrents ne

3. « Il est froid et son eau est pure ».

4. *Fontibus suis similis, in mare euadit.*

dévalent les pentes» et l'on voit les lois de la nature inversées : *in sicco naufragia*, «des naufrages sur la terre ferme», *in amni mare*, «la mer à l'assaut du fleuve». Sans compter les «terribles monstres marins, sortis de leur élément, qui se promènent en liberté»⁵.

Ces éléments, dont plusieurs relèvent des *topoi* épiques, font du fleuve le lieu de *mirabilia* mais surtout l'adversaire monstrueux et protéiforme auquel le héros doit se confronter et qu'il doit vaincre : ces combats constituent, en quelque sorte, les «travaux» d'Alexandre.

Les travaux d'Alexandre : les fleuves, lieux de l'exploit

L'obstacle à franchir

Si le fleuve est ce qui coupe la route et fait obstacle à l'avancée, comme un mur ou un rempart, que l'adversaire juge infranchissable ou dont il espère, comme Darius, qu'il se fasse barreaux qui emprisonnent Alexandre (QC. IV, 14, 15) ; il faut le franchir pour aller *ultra flumen*, comme le signifient de manière récurrente les verbes διαβαίνειν, ou *transire*, *traicere*, *transnatare* : on les trouve réunis en une même phrase chez Quinte-Curce : *His incubantes transnauere amnem quique primi transierant, in statione erant dum traicerent ceteri*, «Les hommes traversaient le fleuve couchés sur des outres ; les premiers arrivés montaient la garde en attendant leurs camarades». (VII, 5, 18). Le fleuve est aussi le cours d'eau que l'on peut descendre (*uehi*, *descendere*, *defluere*) : il favorise la rapidité avec laquelle Alexandre se déplace, et qui désarçonne bien souvent ses adversaires. Dans l'un et l'autre cas, il faut l'emporter sur le fleuve : l'emploi du verbe *superare* est ici révélateur, qui dit aussi bien le franchissement que la victoire. Au moment de traverser le Tigre, le roi rappelle à ses soldats : *Sic Granicum [...] superauit, sic [...] tantam multitudinem hostium*, «C'est ainsi qu'ils avaient traversé [...] le Granique, ainsi [...] qu'ils l'avaient emporté sur une si grande masse d'ennemis» (IV, 9, 22).

C'est pourquoi, au caractère exceptionnel du fleuve, fait écho la maîtrise des moyens utilisés pour le franchir. Tantôt Alexandre, comme ses adversaires, cherche et trouve des gués, se sert des ponts existants (QC. IV, 9, 12 et IV, 16, 16) ; mais, plus souvent, il les fait lui-même établir, comme pour la traversée de l'Araxe (QC. V, 5, 5). Arrien, comme le note P. Vidal-Naquet⁶, fait même d'Alexandre un élève avant l'heure des ingénieurs romains : le pont

5. QC. IX, 21 : *Belluae fluctibus destitutae terribiles uagabantur*.

6. Vidal-Naquet, 1984, p. 341.

jeté sur l'Indus ne peut être qu'un pont de bateaux «à la romaine» (Ar. V, 7, 1-8, 2). Si le temps presse, on recourt aux embarcations, celles des Macédoniens construites à l'avance (QC. VIII, 10, 2-3), démontables et transportables en chariots, ou aux embarcations indigènes : ainsi fait-il pour le passage du Danube à la stupeur des Gètes, car Alexandre «avait pu franchir en une seule nuit le plus grand des fleuves, le Danube, sans y jeter un pont» (Ar. I, 3, 5). Arrivé devant l'Oxus, dépourvu de bateaux et de bois, il imagine aussitôt de remplir des outres d'herbes sèches pour en faire des sortes de flotteurs, et toute l'armée traverse le fleuve en cinq jours (QC. VII, 5, 17-18). Lors de la traversée du Tanais, sont combinés l'emploi des radeaux pour la cavalerie et la phalange, et celui des outres pour les unités mobiles. Alexandre revendique cette «invention» et son caractère précurseur (QC. VII, 7, 15-16).

Aucun fleuve ne peut donc arrêter Alexandre. Ses adversaires eux-mêmes le soulignent, ainsi, le Mède qui conteste la stratégie de Bessus, s'exclame : *Et armis flumina oppones ?* « Et tu comptes sur des fleuves pour arrêter Alexandre ? » (QC. VII, 4, 15). Même souffrant et blessé comme au Tanais (QC. VII, 9,11), même confronté à des conditions périlleuses, Alexandre s'élance, le plus souvent le premier, à pied ou sur son embarcation, comme au confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe, pour affronter le fleuve. C'est bien la victoire sur le fleuve et sur la crainte que celui-ci lui inspire qui importent à Alexandre : *Hostem beluasque spernebat [...] uim fluminum extimescebat*, «S'il n'avait peur ni de l'ennemi ni de ses éléphants, il craignait [...] la traversée des fleuves» (IX, 2,8). Parfois, d'ailleurs, une inquiétude l'effleure : *Dubitabat an Macedones per obiecta flumina secuturi essent*, «Ses soldats accepteraient-ils de franchir encore d'autres fleuves avec lui ?» (IX, 2,10). Il se définit, et les Macédoniens avec lui, comme «<ceux qui ont> traversé tant de fleuves»⁷ et devant l'Hyphase, dont ils font le terme de leur avancée, il les supplie, enfin : *Obicite me fluminibus!* «Laissez-moi affronter les fleuves!» (QC. IX, 2, 33).

Le fleuve et la bataille : l'exemple de l'Hydaspe

L'Hydaspe, fleuve du Penjab et affluent de l'Acésinès, figure au numéro 40 de notre tableau (page 23). Il est le cadre, en juin 326, de l'affrontement entre Alexandre et Porus, dont le royaume s'étend entre l'Hydaspe et l'Acésinès. C'est une bataille importante et impressionnante, qui a marqué les mémoires à cause des 180 éléphants du roi indien (QC. VIII, 14, 14) mais elle est aussi significative de la place que peut prendre le fleuve dans la bataille. On retrouve bien sûr le motif de la frontière, précisé en une ligne de front qui sépare les belligérants ; mais c'est aussi l'eau violente, l'assaut du courant qu'il faut d'abord

7. QC. VI, 3,16 : *tot amnes superauiimus*.

affronter et vaincre. Et en premier lieu, le fleuve est une donnée stratégique à prendre en compte dans la bataille : la spécificité du terrain doit faire l'objet d'une attention toute particulière, du fait de la vulnérabilité de l'armée pendant la traversée. L'Hydaspe offre, à cet égard, de nombreuses difficultés, que Quinte-Curce énumère à travers le regard effrayé des Macédoniens (QC. VIII, 13, 11). La violence de l'eau représente un danger que relaie la menace constituée par l'ennemi. L'absence de gué est également soulignée par Arrien, qui ajoute une précision relative aux circonstances de la bataille : l'été est une saison plus difficile pour la traversée, car les eaux baissent en hiver (Ar. V, 9, 3-4). Du côté ennemi, le terrain est également pris en compte, par Porus qui installe des postes de garde aux endroits les plus faciles à franchir. Alexandre utilise les particularités du terrain : une île boisée face au promontoire formé par la rive (Ar. V, 11, 1, QC. VIII, 17), et qui offre une possibilité pour dissimuler la traversée. Le franchissement du fleuve constitue le premier temps de la bataille, et il est souvent décisif. L'eau dessine ici comme dans les autres batailles une ligne de front de part et d'autre de laquelle les ennemis s'envisagent avant de se combattre.

Dans le cas de l'Hydaspe, le fleuve est franchi par surprise et en deux temps. Alexandre en effet prend justement le contrepied de la décision attendue (Ar. V, 9, 1-4) : il affiche la volonté de traverser en hiver, suivant en cela les opportunités qu'offre la saison. L'habileté consiste à passer au mauvais moment, en surprenant l'ennemi. Affirmant bien haut que le fleuve est infranchissable, Alexandre transforme l'obstacle en avantage. La surprise est renforcée par l'organisation de nombreuses fausses alertes, la cavalerie faisant mine de traverser à grand bruit (Ar. V, 10, 3 et QC. VIII, 13, 18). En outre, il est prévu, d'après Arrien, que les hommes fassent une étape sur une île, ce qui permet un débarquement par surprise. Mais le terrain offre des obstacles inattendus, puisque les troupes débarquent non pas sur l'autre rive, mais sur une seconde île que les observations préliminaires n'avaient pas permis de distinguer (Ar. V, 13, 2). C'est donc une occasion pour le chef militaire de manifester ses qualités : courage, intelligence du terrain, capacité à élaborer rapidement un plan et à le mettre à exécution, à entraîner et à galvaniser les troupes. Dans la traversée de l'Hydaspe, outre le courage dont il est coutumier, Alexandre manifeste son ingéniosité et sa ténacité : les bateaux qui ont servi à franchir l'Indus sont démontés et transportés par chariots jusqu'à la rive de l'Hydaspe, tour de force dont témoigne Arrien (V, 8, 4-5). Quinte-Curce (VIII, 13, 21) mentionne aussi une ruse imaginée par Alexandre : se faire remplacer ostensiblement par un «sosie», pour faire croire qu'il se trouve toujours sur la rive, sans intention de traverser.

Entre l'île inattendue et l'autre rive de l'Hydaspe, le gué est difficile à trouver : Alexandre s'engage le premier, comme toujours, comme il se doit. La

traversée est difficile, les chevaux ont la tête juste hors du fleuve (Ar. V, 13, 3), et l'eau tombe également du ciel : pour Arrien cette pluie violente seconde l'entreprise macédonienne, en contribuant à la dissimuler, mais pour Quinte-Curce (VIII, 13, 25-26), c'est une difficulté supplémentaire qui rehausse encore la gloire du roi. Si une fois le fleuve franchi, la bataille au corps à corps ne fait que commencer, la traversée constitue une première offensive, un signal annonciateur de la victoire. Mais au-delà du succès militaire, c'est la légende d'Alexandre qui se constitue.

La scène et la mesure du héros

Une scène

Qu'il s'agisse ou non, en effet, de livrer bataille, le fleuve devient donc souvent la scène sur laquelle le héros se donne à voir. Déjà, dans le Cydnus, c'est *agminis conspectu*, «à la vue de tous» (III, 5) qu'il entre dans l'eau. Une première fois, alors que se répand le bruit qu'il serait mort des suites d'une grave blessure reçue lors de l'attaque contre la citadelle des Sudraques, Alexandre ordonne d'accoupler deux bateaux, et y fait installer sa tente, *tabernaculum* ou σκηνή (QC. IX, 6 et Ar. VI, 13,1) comme sur une scène. Il descend ainsi le fleuve et, arrivé près du camp, fait enlever la tente, et s'expose aux regards de tous ceux qui le croyaient mort : *Statui in medium undique conspicuum tabernaculum iussit ex quo se ostenderet perisse credentibus*, «Il ordonna d'installer sa tente bien en vue afin de se montrer à tous ceux qui le croyaient mort» (IX, 6, 1).

Mais c'est surtout la descente de l'Indus (QC. IX,8,5 et Ar. VI) qui constitue un véritable spectacle, soigneusement mis en scène par Alexandre et qui laisse les riverains ébahis : à la poupe du navire, Alexandre verse dans les eaux, avec une coupe en or, une libation aux fleuves et aux dieux. Puis au signal de la trompette, la flotte immense qui couvre le fleuve se met à glisser, en formation impeccable, accompagnée sur les rives par une double escorte de cavalerie et d'éléphants ; la cadence parfaite des rameurs, les clameurs des hommes et l'éclat des armes, la disposition des rives qui amplifient les sons et offrent une visibilité idéale, la singularité du spectacle des chevaux en cage, tout concourt à l'émerveillement craintif des spectateurs attirés sur les berges et qui font escorte à Alexandre, comme à un nouveau Dionysos : *Deorum exercitum et alium Liberum Patrem, aduentare credebant*, «Ils crurent que c'était une armée de dieux qui arrivaient avec un autre Liber» (QC. IX, 8, 5). Cela rend le combat impensable : peut-on combattre des dieux, escortés de soldats invincibles (QC. IX,1,18) ?

Un adversaire

Il n'est donc pas étonnant que l'affrontement au fleuve soit décrit comme un combat «homérique», réminiscence de celui mené par Achille contre le Scamandre et dont tant d'éléments se trouvent disséminés dans les épisodes fluviaux de l'histoire d'Alexandre : au confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe, le bateau du roi, emporté par le courant, file vers des rapides (*rapidissimos uertices*) ; il n'obéit plus au gouvernail, et le roi est prêt à plonger, au péril de sa vie ; seuls les efforts surhumains des rameurs permettent d'échouer le navire, *cum amne bellum fuisse crederes*, «on aurait cru qu'on s'était battu contre le fleuve» (QC, IX, 4, 10-14). Ailleurs, il faut «se battre contre le courant», *luctare cum amni (sic)* (QC. IV, 9,19), qui oppose sa force (*uis*) et sa masse (*moles*). On lit des phrases similaires pour la flotte confrontée au phénomène inconnu de la marée, sur l'Indus : navires impossibles à gouverner, qui s'entrechoquent et se détruisent : *Crederes [...] <exercituum> duorum nauale inisse certamen*, « On aurait cru [...] deux <armées> navales qui se livraient bataille » (IX, 9, 16).

Se confronter au fleuve, c'est affronter un adversaire contre lequel il faut déployer ruse et audace. Ainsi, Alexandre, abandonné par ses guides, entreprend-il néanmoins une navigation aventureuse sur l'Indus, poussé par «son opiniâtre désir», *peruicax cupido* (QC IX, 9, 1), de toucher aux bornes du monde. Il n'est donc guère de traversée qui n'offre au héros la condition d'un exploit, toujours réussi. Quinte-Curce y insiste à plusieurs reprises, «l'armée aurait pu être anéantie si...» Alexandre n'avait pas été aimé des dieux et des divinités des fleuves : le vainqueur sacrifie sur les bords de l'Ister, à Jupiter Sôter, à Hercule et au fleuve, ὅτι οὐκ ἄπορος αὐτῷ ἐγένετο, «parce qu'il n'a pas été infranchissable pour lui» (Ar. I, 4, 5). Peut-être peut-on y lire, en effet, la «validation de sa souveraineté» sur le monde (Desnier, 1995), comme il l'explique à ses soldats devant le rocher de Sogdiane ou devant l'Hyphase : *Experiendo quae ceteri desperauerint, Asiam habemus in potestate*, «Nous exerçons notre autorité sur l'Asie, à force de tenter l'impossible» (QC. VII, 11, 10), « impossible » représenté souvent par la traversée des fleuves. On comprend alors pourquoi, au moment où, sur les bords de l'Indus, court le bruit de la mort d'Alexandre, ses soldats ont l'impression d'être perdus puisque, sans lui, ils se trouvent comme « au milieu de fleuves infranchissables», ποταμῶν τε ἐν μέσῳ ἀδιαβάτων (Ar. VI, 12, 2).

Deux «forces qui vont»

Se réclamant d'illustres ancêtres, Achille et Héraclès, Alexandre a comme eux dépassé les limites de la condition humaine en même temps qu'il a atteint les limites du monde. Il prend soin de souligner par un certain nombre de

gestes symboliques, cette affinité relayée par les récits historiques qui font une part plus ou moins grande à la légende : il semble que dans les textes, tant de Quinte-Curce que d'Arrien, certains indices invitent à faire du fleuve la mesure du héros.

Alexandre et les fleuves ont un point commun : ce sont des forces en marche, et leur violence est parfois destructrice. Le rapprochement est permis notamment par le lexique, particulièrement par un adjectif et un nom associé chez Arrien, ὀξύς et ὀξύτης, et un nom chez Quinte-Curce, *impetus*. Dans l'*Anabase*, deux qualificatifs reviennent souvent pour désigner un fleuve au courant rapide : βαθύς et ὀξύς. Ainsi le courant, ῥεῦμα, du Danube rend un débarquement difficile car il est violent, ὀξύ⁸, tout comme le courant de l'Oxus⁹, ou encore celui du Tigre¹⁰. C'est aussi l'impétuosité d'Alexandre, la rapidité de ses attaques et de la mise en œuvre de ses décisions, qu'expriment l'adverbe ὀξέως et le nom ὀξύτης : ainsi il donne l'ordre à ses hommes d'exécuter ses ordres «rapidement» (ὀξέως, I, 6, 1), comme il fait avancer la phalange. De fait, les Barbares «regardaient avec admiration la rapidité», ἐθαύμαζον τὴν ὀξύτητα, et l'ordre des soldats en manœuvre (I, 6, 3), tant il est vrai que l'on reconnaît la valeur du chef à celle de ses troupes. Enfin Alexandre lui-même se reconnaît cette qualité essentielle, τῆς ἐμῆς ἐς τοὺς κινδύνους ὀξύτητος, « <sa> promptitude à courir aux dangers » (I, 13, 6), qui résume sa valeur et lui défend de renoncer à traverser le Granique, comme il le rappelle à Parménion.

Alexandre et le fleuve ont donc en partage cette même force irrésistible, cet élan perpétuel, qui pourrait bien s'inscrire également dans l'étymologie de *potamos*, « eau courante », car formé peut-être sur la même racine que le latin *impetus*¹¹. L'hypothèse est séduisante et le rapprochement avec le texte de Quinte-Curce, dans lequel on trouve 29 occurrences, est intéressant : *impetus* est ainsi employé dans le sens d'«assaut» ou « avancée de l'armée¹² », « élan d'humeur », « impulsion¹³ », mais il désigne aussi le «cours si rapide» des succès d'Alexandre, auquel son malaise dans le Cydnus semble un moment mettre un terme (III, 5, 5), la violence de son emportement quand il s'apprête à tuer Clitus (VIII, 1, 44). C'est le même terme qui est employé pour désigner la force de l'eau : violence de la marée (IX, 9, 10), du courant de l'Hydaspe

8. Ar. I, 3, 4.

9. III, 29, 3 : ῥεῦμα ὀξύ.

10. III, 7, 5 : δι' ὀξύτητα τοῦ ῥοῦ.

11. L'étymologie de ποταμός peut être rapprochée d'une racine de «voler», celle de πέτομαι ou πίπτω ; πίπτω lui-même est probablement à rapprocher de *peto*, à l'origine de *impetus*.

12. QC. IV, 16, 6 ; III, 13, VIII, 14, 7, IV, 15...

13. À propos des soldats : IX, 4, 22 ; IV, 10, 8...

(VIII, 13, 9 et 16), ou encore des crues de l'Euphrate (V, 1, 28). Alexandre et les fleuves partagent la même impétuosité, forte ou violente.

Ainsi, non seulement les fleuves dessinent, chez Arrien comme chez Quinte-Curce, l'espace, géographique et mythique, nécessaire au déroulement de la conquête et de l'épopée, mais ils permettent de déployer tout un imaginaire héroïque. Si le fleuve peut quelquefois apparaître comme idyllique et charmant, il est surtout le lieu du danger et de la mort, toujours possibles, le lieu par conséquent de l'exploit héroïque, de l'audace inouïe, la métaphore de l'adversaire monstrueux. Il est aussi le lieu où se manifeste la faveur divine, *Fortuna* ou *τύχη*, toujours fuyante et instable, comme l'est également le cours du fleuve. C'est pourquoi la gloire s'acquiert par la victoire sur le fleuve, traversé, exploré et soumis, comme le sont les peuples qui habitent sur ses rives. Et c'est ainsi, comme l'écrit Racine, que, pour toujours Alexandre est «le vainqueur de l'Euphrate» !

Annexe

Noms	Arrien	Quinte-Curce
1 Strymon	I, 11, 3, 4	
2 Ebre	I, 11, 4	(X, 1, 18)
3 Fleuve noir	I, 11, 5	
4 Præctius	I, 12, 6	
5 Granique	I, 13-16 ; 14, 5	(III,1,9 ; IV, 9,22 ; IV, 14, 1, 10 ; VIII, 1, 20 ; IX, 2, 23)
6 Hermos	I, 17, 4	
7 Méandre	I, 19, 7	
8 Xanthe	I, 24, 4	
9 Eurymédon	I, 28, 1	
10 Marsyas (Lycus)		III,1,1 ; IV,16,8-9
11 Sangarios	I, 29, 5	III, 1, 12
12 Cydnos	II, 4, 7-11	III,4,8-9 ; III 5
13 Pyramus	II, 5, 8	III, 7, 5
14 Pinaros	II,7,1 ; 8,5	III, 8, 16-28 ; 12, 27
15 Nil	III,1,3 ; III,6, 1 ; III, 30, 9	IV, 7, 3-5, 9 ; 8, 4-7.
16 Lac Méotis Maréotis	III, 1, 5	IV, 7, 9 ; 8, 1
17 Euphrate	III, 7, 2	IV, 9, 6-12 ; V, 1, 12, 28
18 Tigre	III, 7, 5	IV, 9-10

	Noms	Arrien	Quinte-Curce
19	Ziobétis (Stiboitès)		VI, 4, 4-7
20	Ridagnus		VI, 4, 6
21	Bumèle	III,8,7	IV ,9,10
22	Lycos 2 (affl. Tigre)	III, 15, 4	IV,9,9 ; IV, 16, 8-9
23	Pasitigris	III, 17, 1	V, 3, 1 et 2
24	Un petit fleuve	III, 18, 6 et 10	
25	Choaspès		V ,2,9 VII, 5, 13-18 ; VII, 10, 13, 15
26	Oxos	III, 28, 9 ; 29, 2-6	IV, 5, 5
27	Iaxarte (ou Tanaïs)	III, 30, 7	V, 4, 7 ; V, 7, 9
28	Araxe 2		
29	Fleuve à sec	IV, 3, 2	
30	Tanaïs (Don)	IV, 1, 3 ; 3, 1-6	VII, 5, 36 ; 6, 13 ; 7, 2 ; 9
31	Polytimitos	IV, 5, 6 ; IV, 6, 5-7	VII, 10, 2
32	Oxos	IV ,15,7	VII,10,15
33	Ochus		VII,10,15
34	Cophen	IV, 22, 5	
35	Choès	IV, 23, 2	
36	Euas	IV, 24, 1	
37	Gureos	IV, 25, 7	
38	Choaspès		VIII, 10, 22
39	Indus	V, 4, 1-3 ; V, 7, 1	VIII, 12, 4
40	Hydaspe	V ,8-13	VIII, 13
41	Acésinès	V, 20, 8-10	IX,1,8
42	Hydraotès (Hyarotis)	V, 21, 4	IX, 1, 12-24
43	Hyphase	V , 24-29	IX, 1, 35 ; 3, 19

Tableau 1 : L'itinéraire d'Alexandre, du Strymon à l'Hyphase : relevé comparatif des fleuves mentionnés par Arrien et Quinte-Curce

Bibliographie

Textes et traductions

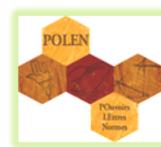
Auberger, Janick, éd. (2005), *Historiens d'Alexandre*, Fragments, Paris : Les Belles Lettres.

- Bardon, Henry, éd. (2003), *Quinte-Curce. Histoires*, Collection des Universités de France, Paris : Les Belles Lettres.
- Flobert, Annette, trad. (2007), *Quinte-Curce. Histoire d'Alexandre*, Paris : Gallimard (cf. p. 15).
- Savinel, Pierre, trad. (1984), *Arrien. Histoire d'Alexandre*, Paris : Éditions de Minuit (cf. p. 15).

Ouvrages généraux

- Battistini, Olivier et Pierre Charvet (2004), *Alexandre le Grand, Histoire et Dictionnaire*, Paris : Robert Laffont.
- Briand, Pierre (1985), *Alexandre le Grand, Que sais-je ?*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Desnier, Jean-Luc (1995), *Le passage du fleuve. De Cyrus le Grand à Julien l'Apostat, Essai sur la légitimité du souverain*, Paris : L'Harmattan (cf. p. 21).
- Goukowsky, Paul (1978-1981), *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, 2 t., Nancy (cf. p. 13).
- Leclant, Jean (2005), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Vidal-Naquet, Pierre (1984), « Flavius Arrien entre deux mondes », in : *Arrien. Histoire d'Alexandre*, trad. par Pierre Savinel, Paris : Éditions de Minuit (cf. p. 17).

L'imagination des hommes a doté l'eau d'une riche polysémie, faisant de cet élément symbole de vie et de mort, d'immobilité et de mouvement, de puissances bénéfiques et maléfiques, etc., et ce dès l'Antiquité. De sa place dans la formation d'une réflexion scientifique à son rôle dans la perception de la vie et de la mort, l'imagination féconde l'esprit ; de l'océan qui entoure la terre aux fleuves irriguant les espaces souterrains, l'eau structure le monde et donne sens à ses paysages, réels ou fictifs ; elle permet aux personnages, historiques ou épiques, d'acquérir une stature héroïque. Les auteurs antiques, grecs et latins, l'ont bien compris, qui, par leurs œuvres, ont exploité la force magique de cet élément et l'ont amplifiée par la puissance de leur écriture. Explorer la manière dont ils ont fait travailler leur imaginaire autour de l'eau est le but des communications ici rassemblées. Plusieurs genres littéraires sont représentés : la poésie, en particulier l'épopée mais pas uniquement, ainsi que les mythes ; l'histoire et la géographie, la philosophie, et la littérature scientifique. L'imaginaire de l'eau est bien présent dans le large spectre de la littérature telle qu'on l'entendait dans l'Antiquité, qu'elle soit fictionnelle ou non. Les communications prononcées lors du XLV^e Congrès de l'APLAES, qui s'est tenu à Orléans en juin 2012, et réunies dans ce volume, permettent également de découvrir les échos qui se font avec d'autres arts ou d'autres civilisations, ainsi qu'entre les différentes approches choisies par les chercheurs pour étudier l'imaginaire de l'eau dans la littérature antique.



<http://revues.aplaes.org> ISSN 2271-4693

